

Le 6 mars 1577 un convoi modeste quittait l'hôtel de Guise pour se rendre à l'église des Vieux-Augustins où la dépouille d'un des plus charmants poètes du XVIIe siècle, Remy Belleau, allait être déposée près du chœur. Un peu plus de soixante-dix-huit années après, le 16 septembre 1655 exactement, un autre convoi, non moins simple, partait du somptueux logis des princes de Lorraine et conduisait à sa dernière demeure le regretté Tristan l'Hermitte qui, on le sait, avait servi dix années Henri II, duc de Guise. Bien qu'il n'y ait pas lieu d'épiloguer ici sur cette coïncidence de la mort de deux écrivains attachés, au même titre, à une des plus illustres maisons de France, on observera que la poésie en moins d'un siècle perdit, avec eux, ses meilleurs chantres rustiques.

Il y a un admirable et logique enchaînement dans l'histoire de notre littérature, et si nous n'évitons pas toujours le reproche de méconnaître la beauté lyrique, notre génie rachète cette infériorité par des qualités de méthode digne de frapper les moins avertis. Quel peuple autre que le français osera se flatter d'avoir produit des écrivains qui, tout en renouvelant les formes éphémères de l'art, aient su obéir à une même discipline et garder une antique tradition. Remy Belleau était de la province du Maine ; Tristan du pays de la Marche.

Non seulement ils différaient d'origine, de goût et de tendance, mais encore ils avaient un passé peu identique.

Malgré cela ils se rejoignent en notre esprit, parce que leur œuvre nous émeut d'une même manière. Le premier vécut dans l'admiration des Grecs et demeura soumis aux règles de la Pléiade ; le second voyagea, subit des influences, observa autour de lui, s'interrogea et n'écrivit rien qu'il n'ait éprouvé et longuement mûri. Le vers de Tristan plus nourri, et d'un dessin plus élégant, plus concis et plus correct que celui de Belleau, ne laisse pas de nous étonner et de nous séduire. Il n'a presque rien de nos vieux auteurs, hormis les images et un choix d'épithètes qui sentent leurs origines. Son éloquence, et plus encore ce mélange de préciosité et de recherche psychique qu'on trouve dans ses moindres productions, le désignent comme un des habiles interprètes de ce dix-septième siècle qui allait ceindre au front de Jean Racine l'auréole de gloire. Quelques-uns ont vu même en Tristan une manière de précurseur du grand tragique. Il nous apparaît tout autre et tel que ses contemporains le connurent, lorsqu'il eut rimé *les Plaintes d'Acante*, *les Amours*, *la Lyre* et *les Vers Héroïques*, c'est-à-dire un lyrique un peu froid et contenu, d'une inspiration et d'une tendresse mesurées, d'un

charme discret, sûr de ses moyens, ne laissant rien au hasard, faisant d'une strophe ou d'un sonnet une chose délicate et précieuse, comme un objet d'orfèvrerie ou de joaillerie. Sa place dans l'histoire de la poésie française est près de Théophile qu'il continue, mais c'est un esprit original que rien ne saurait contraindre ni arrêter. Il nous paraît à tel point digne de représenter l'idéal de son temps que nous sommes surpris qu'on ait tant glosé sur son œuvre sans songer à nous en donner le régal.

Est-ce à dire que ses livres — les recueils de poèmes — soient communs ou dédaignés des curieux et des lettrés ? Nous ne le croyons pas. Tout au contraire, il paraît bien que, si ces derniers n'ont pas été réimprimés, c'est que les éditions originales en sont presque introuvables.

Ainsi Tristan demeure un des rares poètes méconnus de son siècle.

Les anthologies ignorent à peu près son nom.

Il nous appartenait de réagir contre une telle injustice du sort et de donner au moins un choix des plus belles pages d'un de ces petits maîtres d'autrefois à qui nous devons la richesse et la précision de notre langue.

Ses ouvrages ne valent pas seulement par l'agrément qu'ils nous procurent. Ils nous renseignent sur les sentiments d'une société polie, et ce n'est point trop dire qu'indépendamment de leur qualité rythmique ses vers offrent un sûr témoignage de la sensibilité d'une époque.

La langue de Tristan est pure, d'un éclat recherché, mais sobre et d'une forme tellement classique que peu de lecteurs s'apercevront que son texte a subi ici de légères modifications orthographiques.

Chose singulière, ce poète, qui a peut-être plus de parenté avec Ronsard qu'avec Malherbe, n'est d'aucune école, d'aucune époque précise. Son lyrisme, asservi à des idées, à des sentiments naturels et simples, mérite d'être entendu de tous temps. Il a l'universalité du génie, quoiqu'il ne connaisse pas les grands élans de l'âme et que le sublime ne l'ait guère pénétré. Sa strophe un peu essoufflée, mais d'un tour agréable, nous réserve de délicieuses surprises.

M. Pierre Quillard a dit que, comme Théophile, comme Saint-Amant, il sut, bien avant Lamartine et Hugo, intéresser le monde extérieur à la mélancolie des hommes. Le bruissement des feuilles, l'éclat du ciel, la voix des eaux, a-t-on écrit

encore, se mêlent dans ses vers aux plaintes et aux désirs des âmes en peine.

Rien n'est plus juste. Ce classique est un romantique à sa manière ; c'est, en outre, un « impressionniste » que les manifestations de la nature ne laissèrent jamais indifférent et qui anima humainement les paysages qu'il décrivit. Quelques-uns de nos récents rimeurs lui doivent une direction, une discipline littéraire. Le Romantisme, le Parnasse, le Symbolisme même, pour ne citer que ces écoles, ont passé tour à tour sur son œuvre sans la rendre caduque et l'on ne sait qui a le plus gagné, de l'art de Tristan, ou de celui du dernier siècle, à être soumis à un tel rapprochement. Pour nous, il n'est pas douteux que ces anciens poètes nous aident parfois à déchiffrer l'énigme des nouvelles littératures.

Loin d'être un écrivain solennel, Tristan sut, à l'occasion, satisfaire au goût du jour et faire valoir ses dons de fantaisiste en servant ses inimitiés. Il donna dans le burlesque, mais cette fois encore il se montra original et se contenta d'être un émule de Régnier plutôt qu'un imitateur de Scarron. Aussi bien n'avait-il rien du farceur populaire ; la véhémence du langage satirique, seule, l'attirait. Le morceau intitulé *À une gouvernante importune*, qu'on trouvera au cours du présent recueil, ne

manque pas de saveur et d'à-propos, mais c'est au théâtre que la verve de Tristan s'est donné libre cours. Bien qu'il ait été un des premiers à transporter sur la scène française le jeu des passions et à modifier l'intrigue historique, il ne fit montre, là, que d'exclusives qualités de poète. Il faut toute la splendeur de son imagination, son goût de l'éloquence, sa recherche des nobles sentiments, l'apprêt aristocratique de ses discours, pour faire passer la médiocrité de ses moyens tragiques. Pourtant il eut l'honneur de fournir au génie de Corneille et de Racine.

L'éclatant et durable succès de sa première pièce, *la Mariamne*, loin de favoriser sa gloire posthume, lui a plutôt nui. En effet, l'on fut porté trop souvent à juger de ses mérites sur cette tragédie que nous ne saurions entendre aujourd'hui sans déplaisir.

Il est resté, aux yeux de la plupart de ses admirateurs, observe un biographe, l'auteur de *la Mariamne* ; que l'on veuille le louer ou le critiquer, c'est toujours *la Mariamne* que l'on cite après son nom. L'on ignore volontiers qu'il y avait en lui l'étoffe d'un auteur comique estimable. Quelques scènes de sa comédie du *Parasite* — sa meilleure pièce à nos yeux — ne déparerait pas le répertoire du Théâtre

Français et la Poésie gagnerait ainsi à être offerte aux amateurs de spectacles.

Pour remarquer la souplesse et la variété de ses ressources, il suffirait d'étudier les poésies diverses qu'il a réunies sous ce titre : *les Amours, la Lyre et les Vers Héroïques*. On trouve de tout dans ces recueils. Stances, odes, sonnets, chansons, madrigaux, épigrammes, vers de ballets, prosopopées, tombeaux, prières, morceaux épiques, discours de circonstance, etc., s'y mêlent à plaisir. Tristan a traité tous les sujets et abordé tous les genres, du plaisant au sévère, du facétieux au noble, du tendre au tragique. Il ne s'est jamais montré inférieur à lui-même et, peut-être, apparaîtrait-il plus digne d'intérêt encore si nous pouvions lire ses ouvrages dans l'ordre où ils furent conçus. Malheureusement, le poète s'est peu soucié de l'ordonnance de ces derniers. Les Latins l'ont beaucoup influencé, les Italiens aussi : Ovide et Marini en particulier. Du premier, il a le goût de l'invention, de la fable ; du second la préciosité, la pointe, le concetto. Il a en outre une façon charmante d'exprimer la nature. C'est un poète soucieux d'être entendu de ses contemporains. Le début d'un de ses livres l'atteste.

*Je n'escry point ici l'embrazement de Troye,  
Ces larmes, ses souspirs, et ses cris éclatans,*

*Ny l'effroy qui saisit ses tristes habitans,*

*Lorsque des Grecs vainqueurs ils se virent la proye...*

La querelle des Anciens et des Modernes l'eût laissé indifférent. La beauté du site, la recherche du décor propre à la rêverie, à l'épanchement sentimental l'occupe sans le lasser jamais. Les passions de l'amour, le commerce de la galanterie absorbèrent les meilleurs instants de sa vie. Mais il ne se contenta pas, comme tant d'autres, de célébrer une « Iris en l'air » ; il aima sincèrement, souffrit et exalta sa peine. Ses accents sont tendres, voluptueux, sans rien de déclamatoire, sans vulgarité. Il a stylisé l'amour, semble-t-il, en une infinité de tableaux qui retiennent l'attention, à l'égal des petits chefs-d'œuvre de la peinture du XVIIIe siècle. N'allez pas lui demander du repentir pour les désordres de sa jeunesse. S'il inclina sur le tard vers la piété, ce ne fut, peut-être bien, que parce qu'il trouva dans l'interprétation des vertus chrétiennes une nouvelle manière d'exprimer ses dons et d'aborder un genre en faveur duquel sa muse ne s'était point exercée jusque-là. En général son art est profane sans être païen, Tristan ne cherchant pas à substituer des divinités anciennes à la divinité de ses ancêtres.

Tout l'intérêt de son œuvre réside dans le reflet de sa propre personnalité. Son vers est



autobiographique comme sa prose, comme le texte du *Page disgracié*, comme ses *Lettres* mêmes, que l'on ne rapprocherait point en vain, pour le style poli et maniéré, de *la Princesse de Clèves*.

Chez Tristan, l'homme rejoint le poète, à tel point qu'il n'est jamais plus près de nous émouvoir que lorsqu'il nous prend à témoin de ses aventures et nous livre sans feinte le secret de sa confession. Nous avons avec *le Page disgracié* non seulement le plus savoureux, le plus sincère des livres d'un siècle conventionnel, mais encore un riche document de psychologie littéraire, touchant la formation du poète.

Il ne nous appartient pas d'observer ici quelle fut l'influence d'un pareil ouvrage. L'œuvre de Tristan eut une action lente, mais incontestable, sur les hommes de sa génération et sur ceux qui lui succédèrent. On l'a dit, un écrivain ne saurait être médiocre lorsqu'il sert à créer des grands hommes. N'aurait-il eu que ce mérite d'être un initiateur qu'il aurait droit à notre admiration. Mais il n'y a pas seulement un précurseur en Tristan L'Hermite ; il y a un homme du XVIIe siècle, qui vit sa vie, sans s'inquiéter du jugement de la postérité, et un artiste qui renoue la tradition.

Il apporte le haut témoignage de ce que la culture et la race ont produit de plus pur sur notre

sol. Il n'en fallut, certes, pas tant à M. Maurice Barrès pour nous convaincre de la supériorité du génie français.

En rappelant ici les vertus, de ce personnage singulier qui fut un poète, un dramatisse, un épistolier, un romancier, un « confesseur de soi-même », sans cesser d'être un gentilhomme attaché à son passé, fier de ses origines, éloigné des habituels rimeurs de cour, cultivant les Muses sans pédanterie et sans morgue, ce n'est point l'exemple d'un mort que nous proposons, mais d'un « vivant » en qui nous découvrons un peu de ce qui constitue l'idéal du XXe siècle.

AD. VAN BEVER.